

# Et et και comme expressions procédurales

**STAVROS ASSIMAKOPOULOS**

Université de Malte

**ANNA PIATA**

Université nationale et capodistrienne d'Athènes

**LOUIS DE SAUSSURE**

Université de Neuchâtel

## Résumé

*Dans cet article, nous tentons d'éclairer les différences entre la conjonction de coordination en grec moderne et en français à travers une approche pragmatique cognitive inspirée de la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson (1995 [1986]). À la suite d'une littérature bien établie dans cette tradition, nous admettons deux types d'expressions linguistiques : les expressions conceptuelles, qui activent des représentations, et les expressions procédurales, qui activent des schémas d'inférence pragmatique. Le cas de la conjonction est particulièrement intéressant dès lors que tous ses emplois ne sont pas assimilables à la conjonction logique. Nous défendrons l'idée que la conjonction correspondant au connecteur logique & est une expression procédurale dont la nature peut présenter des subtiles variations interlinguistiques. En particulier, nous suggérerons que, plutôt que de correspondre étroitement à l'opérateur logique, la conjonction en langue naturelle est un opérateur discursif signalant la pertinence particulière d'un ajout d'information à un certain point du discours.*

**Mots-clés :** conjonction, pragmatique, logique, expressions procédurales, pertinence

## 1. Introduction

Depuis Frege, et encore dans l'article de Grice « Logic and Conversation » (1975), la conception qui domine la sémantique au sujet de ce que l'on a coutume d'appeler les *connecteurs logiques*, soit ceux qui sont censés être représentés par des expressions telles que *et, ou, si et ne... pas* identifie leur signification aux opérateurs logiques correspondants. Or la littérature a depuis longtemps identifié une importante diversité de fonctions associables à la conjonction de coordination (désormais *conjonction*). Plutôt que dresser une typologie, nous proposons de remettre en question l'analyse dominante

en sémantique de tradition formelle – les tables de vérité ou la théorie des ensembles – non pas au profit d’une simple description d’usages mais en regard d’une posture théorique différente, inspirée de Ducrot (1966, 1980) et surtout de Blakemore (1987) ; nous plaiderons ainsi pour l’idée que même les connecteurs logiques ne sont pas uniquement vériconditionnels, qu’ils présentent une subtile variation interlinguistique, et que le matériel sémantique qu’ils encodent est donc moins stable et universel que la simple « conjonction logique ». C’est au fond le propos, toujours d’une actualité remarquable, de Ducrot (1966), qui critique le réductionnisme de l’approche formelle en montrant qu’il n’est pas tenable, sauf au prix de spéculations problématiques, de décrire ces « particules » « à l’aide de leurs propriétés logiques » (Ducrot 1966 : 6). Nous proposons ici d’en rendre compte par la notion de *procédure*, dans un sens que nous précisons plus bas, à la suite en particulier d’Assimakopoulos (2015). Nous suggérerons que la conjonction en langue naturelle a développé un sens beaucoup plus pragmatique, lié en particulier à la gestion de l’attention dans le flux discursif.

L’approche formelle réduit la notion de sens à la propositionnalité, donc aux conditions de vérité, et voit donc commodément ces connecteurs comme des opérateurs sur la vérité des conjoints (les tables de vérité). Ces analyses courent trois risques majeurs. Le premier est d’écraser la granularité des faits linguistiques, car tous les effets de sens de ces expressions en langue ne s’expliquent pas par leur correspondant logique. Le deuxième est posé par la polysémie logique, qui fait que par exemple le même mot de la langue représente des opérateurs logiques distincts (comme les disjonctions inclusive et exclusive indifféremment rendues par *ou* en français, ou encore la conditionnelle et la biconditionnelle rendues par le seul *si*, un problème connu dans les approches formelles depuis Geis & Zwicky 1971). Le troisième, sur lequel nous nous concentrons dans cet article, concerne la variation interlinguistique, car certains emplois des conjonctions ne sont simplement pas traduisibles avec les conjonctions réputées correspondantes dans d’autres langues. Ce à quoi il faut ajouter le fait que les prédictions que produit l’analyse logique des conjonctions « surgènèrent », au sens technique du terme : elles ne sont pas toujours validées dans l’usage. Par exemple, rien ne devrait s’opposer à ce qu’un énoncé comme *J’aime Lisbonne ou Rome* soit naturel, or il est difficile d’imaginer des contextes plausibles pour une telle occurrence hormis peut-être dans une lecture exclusive assez particulière, du type d’une devinette, sans que ces contraintes ne s’expliquent par la logique seule. Dans un autre registre, on ne voit pas ce qui empêcherait la conjonction de s’accommoder de la régression temporelle, or c’est pourtant problématique en langue naturelle (voir *infra*, section 6, Bar-Lev & Palacas 1980). De telles contraintes sur l’interprétation semblent difficiles à prédire par la simple logique propositionnelle si elle fait abstraction de facteurs à la fois pragmatiques et linguistiques.

En ce qui concerne les effets de sens des connecteurs logiques du langage naturel qui ne semblent pas réductibles à un sens logique, on ne sera pas

surpris que c'est justement là que se situe la variété interlinguistique : ces emplois n'étant pas réductibles à la logique universelle, il y a de bonnes raisons de penser qu'ils sont étroitement codés linguistiquement. Or le codage linguistique, avec sa part d'arbitraire, est évidemment susceptible de variations sémantiques significatives. Cet article développera précisément ce point, à l'exemple du contraste entre les sens principaux que le grec moderne et le français encodent avec leurs marqueurs conjonctifs, avec quelques incursions occasionnelles vers d'autres langues. Ce sera pour nous le fondement d'une perspective de recherche pour laquelle les connecteurs logiques gagnent à être analysés comme essentiellement linguistiques et pragmatiques, ces expressions entretenant certaines relations avec leurs correspondants logiques, mais n'étant pas entièrement déterminées par eux. Nous explorerons l'idée que les conjonctions logiques, comme une série d'autres expressions linguistiques de nature grammaticale plutôt que lexicale, encodent des voies d'accès particulières à des contenus pragmatiques, ce que Ducrot (1980) appelait des *instructions* et Blakemore (1987), dont l'appareillage théorique est plus développé et s'inscrit dans le cadre de la pragmatique cognitive, des *expressions procédurales*. Cette notion d'expressions procédurales a fait l'objet de nombreux travaux et développements sur lesquels nous nous proposons de nous appuyer<sup>1</sup>.

Dans un premier temps (section 2), nous relevons quelques données contrastives qui nous semblent potentiellement problématiques face à l'analyse sémantique « standard ». Nous nous tournons ensuite (section 3) vers le contraste entre le grec et le français, avant de discuter la distinction entre expressions conceptuelles et procédurales (section 4) que nous tentons d'appliquer à *et* et à *και* en les considérant comme des *additifs*.

## 2. La conception standard face aux données contrastives

La conception standard de la sémantique de tradition formelle face aux connecteurs logiques de la langue veut que ces dernières encodent le contenu logique, c'est-à-dire la table de vérité, qui correspond aux opérateurs logiques. Tout autre élément de signification qu'on peut leur attribuer, dans cette perspective, est dérivé à travers des processus *top-down* d'enrichissement pragmatique. La solution de Levinson (2000), par exemple, consiste à donner un ordre d'accessibilité à des interprétations de la conjonction qui sont successivement tentés lorsque la précédente ne satisfait pas les principes pragmatiques. Ainsi de (1), (2) et (3) qui manifestent respectivement la conjonction simple, la succession temporelle et la causalité :

---

<sup>1</sup> Voir pour un panorama général sur la question des expressions procédurales : Escandell-Vidal *et al.* (2011) et Sasamoto et Wilson (2016).

- (1) Il fait beau et les oiseaux chantent.
- (2) Yannis s'est levé et a préparé le petit-déjeuner.
- (3) Pierre a ouvert la fenêtre et le froid s'est engouffré dans la pièce.

Un tel ordre d'accessibilité pose problème ; ainsi, Wilson et Sperber (1998) ont montré qu'il peut y avoir avec la conjonction causalité sans succession temporelle, ce que montrent des exemples comme *Il faisait noir et je n'y voyais rien* ou *Elle a seize ans et ne peut pas acheter d'alcool*. Ce point est intéressant car il fait saisir le fait que les mécanismes pragmatiques qui permettent d'accéder à de telles interprétations « enrichies » ne sont probablement pas organisées selon des inférences dont l'ordre serait préétabli, mais relèvent vraisemblablement de principes beaucoup plus généraux et non spécialisés<sup>2</sup>.

Il n'est pas absurde de dire que la correspondance *un à un* entre les connecteurs logiques de la langue et leurs prétendus équivalents logiques a été contredite au regard des données linguistiques contrastives. Les travaux de Mauri (2008) et de Mauri et van der Auwera (2012) montrent par exemple que la distinction entre les disjonctions inclusive et exclusive n'est encodée strictement dans aucune langue naturelle connue, ce qui tend à montrer que les langues naturelles ont une tendance généralisée à unifier sous un même toit morphologique des significations qui sont strictement différentes pour la logique. Surtout, l'immense majorité des connecteurs ne sont pas des connecteurs logiques : *mais, cependant, en effet, de plus, puisque, d'ailleurs, ensuite*, etc., pour cette raison, sont analysés par un large pan de la littérature linguistique comme instructionnels ou *procéduraux*. La question, comme nous allons le suggérer plus précisément maintenant, se pose également avec les connecteurs soi-disant logiques, en regardant de plus près la conjonction en grec et en français. Car après tout, on ne voit guère pourquoi ils devraient faire exception, sous le seul argument que ce sont les seuls qui peuvent se doter d'un sens logique d'un point de vue strictement théorique.

### 3. Usages de la conjonction en grec et en français

On peut faire une typologie assez vaste des usages de la conjonction. Nous nous fondons pour ce qui suit sur Canakis (1995)<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> Pour Wilson et Sperber (1998), il s'agit de la recherche de pertinence, c'est-à-dire de l'équilibre entre complexité de traitement de l'information et richesse de cette dernière, équilibre dont la prédiction est attendue du locuteur.

<sup>3</sup> Ici, nous utilisons les exemples de Canakis (1995), qui fournit à notre connaissance la description la plus complète des usages de *καί*. Du fait que son analyse se situe dans une perspective de linguistique cognitive, et qu'il considère que *καί* est essentiellement polysémique dans ses différents usages, elle n'est pas directement pertinente pour la présente discussion. Parcourir et évoquer l'abondante littérature sur les différents usages de *καί* en grec moderne serait outrepasser notre objectif qui est d'établir le phénomène et d'étudier de quelle manière il pourrait être approché dans une perspective qui admet une distinction entre sémantique et pragmatique (un

- (4) Ο Γιάννης ξύπνησε και έφτιαξε πρωινό.  
[succession temporelle]  
‘Yannis s’est levé et a préparé le petit-déjeuner.’
- (5) Έλα και θα δεις τι θα γίνει.  
[condition ; acte de langage indirect]  
‘Viens et tu verras ce qui arrivera.’
- (6) Η Ελένη γλίστρησε και έπεσε.  
[résultatif]  
‘Hélène glissa et tomba.’
- (7) Βρήκε την κόρη και έκλαιγε.  
[complémenteur]  
‘Il a trouvé la fille et elle pleurait.’
- (8) Ήταν ένας βασιλιάς και είχε δυο γιους.  
[relatif]  
‘Il y avait un roi et il avait deux fils.’
- (9) Θέλω να τον βοηθήσω και δε μ’ αφήνει.  
[adversatif]  
‘Je veux l’aider et il ne me laisse pas.’
- (10) Φύγανε ο Γιάννης κι ο Γιώργος.  
[prépositionnel]  
‘Yannis et Giorgos sont partis.’
- (11) Κάνει κρύο και ήλιο που έχει.  
[concessif]  
litt. Il-fait froid et soleil qu’il-y-a.  
‘Malgré le soleil qu’il y a, il fait froid’
- (12) Με πήρε και ο Γιάννης τηλέφωνο.  
[intensifieur]  
litt. M’a appelé et Yannis au téléphone.  
‘Yannis m’a même appelé au téléphone.’
- (13) Έλα και μας περιμένει ο μπαμπάς.  
[explicatif]  
litt. Viens et nous attend papa.  
‘Viens car papa nous attend.’
- (14) Άφησε και κάτι για μένα να φάω.  
[filler/remplissage]  
litt. Laisse et quelque chose pour moi à manger.  
‘Laisse quelque chose à manger pour moi’.

L’usage grec et l’usage français se rejoignent dans des exemples comme ceux présentés de (4) à (10), mais divergent dans les cas (11) à (14). Notamment, dans les exemples (4) à (11), deux éléments sont coordonnés d’une manière qui correspond à la conjonction logique (les deux conjoints doivent être vrais pour que l’ensemble soit vrai), mais ce n’est pas le cas pour ce qui concerne les exemples (12) à (14). Dans ces derniers, le lien avec la

---

point qui n’est pas pertinent en linguistique cognitive). Pour cette même raison, nous n’aborderons pas non plus la question des indices particuliers, prosodiques ou syntaxiques, qui permettent de sélectionner entre les différents usages de και.

conjonction logique semble se perdre, ce qui plaide pour une relative autonomie de la sémantique de *καί* vis-à-vis de l'opérateur logique de conjonction.

De la sorte, les exemples (4) à (11) attestent d'usages conjonctifs de *καί*. Parmi eux, *καί* sert de conjonction de coordination dont le sens peut être temporel (comme en 4), résultatif (en 6), ou adversatif (en 9). De même, *καί* peut opérer comme un marqueur de subordination de manière similaire au complémentateur *να* et au relatif *που* en (7) et (8), respectivement. L'usage de *καί* avec un sens conditionnel, comme en (5), et comme conjonction concessive, comme en (11)<sup>4</sup>, sont particulièrement intéressants. Enfin, *καί* peut également avoir un sens prépositionnel qui est équivalent, sémantiquement et syntaxiquement, à *με* 'avec', comme en (10).

Par contraste, dans les exemples (12) à (14), la fonction de *καί* n'est pas conjonctive. Plus spécifiquement, en (12) *καί* sert de particule emphatique ou d'intensifieur (interprété comme 'aussi')<sup>5</sup>, en (13) son usage est explicatif de l'hortatif *έλα* 'viens' qui précède et en (14) *καί* est seulement une particule discursive de remplissage. Dans cette dernière série de cas, on ne peut maintenir l'idée que la table de vérité de la conjonction s'applique à la contribution sémantique de *καί*. Il faudrait deux éléments de même niveau informationnel (explicites ou implicites) à coordonner pour qu'on puisse parler de conjonction, or tel n'est pas ici le cas sauf très éventuellement pour

---

<sup>4</sup> Notons qu'alors que (11) ne peut pas se traduire littéralement en français, l'usage concessif de *et* existe en français dans des structures différentes ; cette interprétation ne repose pas sur une forme syntaxique qui serait suffisante pour la faire émerger, mais sur un réseau d'indicateurs paralinguistiques (intonatifs) et pragmatiques, c'est-à-dire relatifs à la situation d'énonciation et à l'arrière-plan conversationnel. Ainsi, (i) ou (ii) peuvent très bien exprimer une concession, avec une dimension expressive ou non, mais cela n'est pas donné de manière univoque par la forme linguistique ; c'est donc une question inférentielle :

- i Il y a du soleil, et il fait froid ! [interprété comme 'et pourtant']
- ii Je suis Suisse et je suis toujours en retard. [*idem*]

Ainsi (i) et (ii) font intervenir l'inférence à un niveau qui n'est pas du tout requis pour le grec (11), qui déclenche cette interprétation concessive de manière linguistiquement beaucoup plus déterminée. Il s'agit là, pensons-nous, d'un indice important de la conventionnalisation/grammaticalisation, en langue, de processus interprétatifs qui viennent s'ajouter à une éventuelle racine de sens conjonctive logique, conventionnalisation qui diffère potentiellement d'une langue à l'autre. Soyons cependant prudents, car ici, comme toute la structure phrastique est en jeu, on ne peut pas encore attribuer cet effet interprétatif au seul *καί*.

<sup>5</sup> Il convient de noter à propos de cet usage que le connecteur peut avoir un usage conjonctif dans un tel énoncé ; c'est le cas s'il s'agit de dire que Yannis m'a appelé en plus d'une autre personne déjà mentionnée ; ce qui nous concerne ici est une autre interprétation, où il s'agit d'une emphase sans la présence d'un premier conjoint.

(13)<sup>6</sup>. En français, les usages non-conjonctifs de la conjonction *et* pourraient sembler *a priori* absents : même (15), (16) ou (17) peuvent faire l'objet d'une analyse qui retrace leurs effets de sens vers un fondement conjonctif logique, bien qu'il faille pour cela se fonder sur un postulat théorique plutôt que sur l'intuition interprétative :

- (15) Et si nous prenions un café ?
- (16) Et Pierre de partir.
- (17) C'était un clochard, et qui buvait.

En (15) et (16), on peut en effet imaginer un montage théorique qui articule la proposition avec un élément implicite, elliptique ou entièrement contextuel, tout en ajoutant un effet de sens particulier de haut degré d'incitation ou de suggestion pour (15), et certainement de changement de topique (comme dans *Et à part ça, ça va ?*) ou, pour (16), de soudaineté ou de décision. En (17), deux propositions sont présentes de toute évidence, mais à la conjonction s'ajoute un effet de focalisation ou d'intensification – dans le sens de *non seulement c'était un clochard, mais en plus il buvait*. Cependant, comme nous tenterons de le soutenir plus bas, ces explications « conjonctives » ne nous semblent pas entièrement convaincantes. Si le sens de *et* comme de και se réduit à la conjonction logique, et que c'est bien ce sens qui se manifeste en (15), il faut alors expliquer pourquoi (15) est difficile en grec avec και sans qu'il faille ajouter des contraintes d'emploi particulières : en grec, un équivalent comme Κι αν πίνουμε έναν καφέ; ne nous semble possible que s'il est clair dans la situation d'énonciation que les interlocuteurs sont dans une situation particulière : ils se demandent quoi faire, hésitent sur la conduite à tenir, s'ennuient..., ce qui n'est pas nécessaire en français puisque (15) peut s'énoncer pratiquement à brûle-pourpoint sans être étrange. En outre, (15) semble pouvoir s'énoncer en dehors de tout contexte propositionnel accessible à l'esprit des interlocuteurs<sup>7</sup>.

Notons déjà cette intuition : avec un contexte préexistant, dans ces exemples, on a le sentiment que *et* indique un ajout discursif auquel il convient de porter son attention, en le fusionnant avec un contexte. En ce cas, nous aurions plutôt affaire à des formes discursives indiquant quelque chose à propos de la manière dont il faut organiser le flux de l'information, plutôt qu'à des correspondants plus ou moins rigides ou plus ou moins flexibles de la conjonction logique organisant de manière statique des conditions de

---

<sup>6</sup> De plus, même ce critère n'est pas suffisant car il suffit qu'il y ait deux contenus propositionnels assertés en discours pour qu'on puisse invoquer la relation conjonctive, fût-ce en prêtant ce sens à une virgule, ce qui présente un inconvénient majeur sur le plan épistémologique relativement à la réfutabilité. Il faut donc de toute manière d'autres éléments pour justifier le recours à la table de vérité.

<sup>7</sup> Il est vrai cependant que dans un tel cas – cela vaut pour le français comme pour le grec – la conjonction ne peut que précéder le connecteur conditionnel, ce qui soulève d'autres questions encore.

vérité. Nous revenons sur ce point plus bas, mais cet espace de résolution ne va cesser de s'ouvrir devant nous.

Il convient encore de noter que les deux types d'usages de *καί* (conjonctif et non-conjonctif) peuvent se combiner dans une seule et même phrase. Ci-dessous, l'usage antéposé concessif de *καί* est combiné à un usage conjonctif :

- (18) *Καί δεν τρώω και παχαίνω.*  
 litt. Et je ne mange pas et je grossis.  
 'Je ne mange pas, et pourtant je grossis.'

Ceci nous montre que les deux usages de *καί* sont suffisamment distincts pour permettre une combinaison. Dans le cas de deux conjonctions combinées, par exemple, il faudrait la présence au moins de trois contenus propositionnels à conjoindre, alors que nous n'en trouvons ici que deux et malgré tout deux usages de *καί*.

Concluons à ce stade : l'analyse du connecteur *et* et *καί* en tant que manifestant la conjonction logique repose sur la disponibilité d'une proposition, réelle et concrète, ou implicite et supposée, qui peut être conjointe à celle introduite par le connecteur. Manifestement, dans un ensemble de cas du grec, c'est impossible. Pour le français (15), ce n'est vraisemblablement pas toujours le cas non plus, ce qui pourrait donner un indice des raisons pour lesquelles on peut observer des nuances surprenantes dans les conditions contextuelles de l'emploi de telles formes dans des langues différentes. Il convient alors de chercher des pistes d'explication qui dépassent la notion strictement logique, et il est donc raisonnable d'envisager une solution différente.

#### 4. Une solution alternative

Nous sommes maintenant devant un dilemme : l'approche abstraite, logique, échoue à prédire correctement les usages variés de la conjonction linguistique sans ajouter des contraintes compositionnelles complexes ; d'un autre côté, ces usages ne peuvent pas constituer une simple liste à la Prévert de possibilités conventionnalisées en langue, pourquoi pas homonymiques, sans aucun lien entre elles. Une alternative consiste à faire l'hypothèse que les connecteurs logiques ne sont pas fondamentalement différents des connecteurs que la tradition pragmatique appelle « discursifs » comme *mais*, *de plus*, *d'ailleurs*, etc. Tous ces éléments linguistiques activent des schémas inférentiels spécifiques, qui leur sont propres, et qui sont donc codés en langue, chaque langue offrant un potentiel de codage différent, mais offrant bien entendu des similitudes interlinguistiques puisque les processus inférentiels ne sont pas linguistiques mais cognitifs.

Ce ne serait alors que parce que *et* et *καί* sont en quelque sorte proches de la conjonction logique, et qu'ils sont utilisés en langue quand il est nécessaire de produire une interprétation conforme à la conjonction logique, qu'ils auraient reçu cet adoubement de la part des traditions formelles qui les voient



comme des tenant-lieu d'opérateurs logiques, ce qui n'est finalement qu'une illusion réductrice. Si notre perspective est correcte, il n'y a pas de connecteurs logiques et non-logiques (*i.e.* discursifs) : comme nous allons l'expliquer ci-dessous, il y a des expressions procédurales, et les connecteurs en langue sont des expressions procédurales qui déterminent, en les désambiguïsant, les inférences à tirer à partir d'une proposition (celle qui est introduite par le connecteur) et son contexte (qui peut être une proposition antérieure ou tout autre information accessible et pertinente).

Avec le développement des approches cognitives, empiriquement plus réalistes que les approches formelles classiques car orientées vers la vraisemblance cognitive, il est devenu difficile de s'en tenir à l'idée que la contribution éventuelle d'un item morphologique ou lexical se réduit aux conditions de vérité « mises à plat ». Ce qu'il convient plutôt d'identifier, c'est la contribution cognitive, informationnelle, de l'item linguistique considéré. Autrement dit, il s'agit de saisir le type d'information cognitive que son usage active – bref : ce que l'interprète réalise mentalement lorsqu'elle ou il rencontre l'expression concernée (voir à ce sujet Blakemore 2000). C'est déjà dans cet esprit que Blakemore (1987) expliquait le sens des connecteurs discursifs comme étant des sortes d'encodeurs d'inférences, donc de procédures interprétatives. Un autre avantage non négligeable de cette proposition est qu'elle permet de dépasser la notion d'*implicature conventionnelle* de Grice, qui expliquait ainsi les effets de sens des connecteurs discursifs, et d'explicitement les parcours inférentiels qu'ils encodent. De manière assez proche de l'approche instructionnelle de Ducrot, mais avec une conception externe de la pragmatique, Blakemore propose donc que ce que ces expressions encodent est une instruction, ou une série d'instructions, qui guide(nt) l'inférence pragmatique en créant des raccourcis cognitifs dont l'interlocuteur tire avantage dans le processus de compréhension, réduisant ainsi à la fois le coût du processus de compréhension et l'ambiguïté informationnelle.

L'exemple canonique de ces expressions procédurales<sup>8</sup> est l'anglais *but* 'mais'. L'idée de Blakemore (1987) est que cette expression encode une procédure d'inférence qui lui est propre et qui est donc *non-vériconditionnelle* dans la mesure où la table de vérité qui s'applique à *but* (ou *mais*) n'est autre que celle de la conjonction logique, alors que leurs effets de sens constatés en discours ne s'y réduisent pas. La procédure encodée par *but* selon Blakemore est une instruction de traiter la clause qu'il introduit comme suscitant un effet cognitif<sup>9</sup> en contredisant, donc en éliminant, une

<sup>8</sup> Voir Escandell-Vidal *et al.* (2011) pour un état des lieux sur la notion d'*expression procédurale*. Également : Sasamoto et Wilson (2016).

<sup>9</sup> La notion d'*effet cognitif* est issue de la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson (1995 [1986]) : un effet cognitif est une modification de l'environnement cognitif d'un individu (c'est-à-dire l'ensemble des hypothèses, croyances, etc. qu'il entretient).

hypothèse vraisemblablement saillante pour l'interlocuteur à cette étape du traitement (voir de Saussure 2005). Dans l'exemple suivant, la clause introduite par *mais* annule ainsi l'implicature attendue sur la base de la première proposition :

- (19) [Contexte : le mari de Sue a eu un accident et se trouve à l'hôpital]  
Sue était morte d'inquiétude au sujet de son mari *mais* elle n'est pas allée lui rendre visite à l'hôpital.

Selon cette conception, le sens procédural se situe à l'autre extrémité de l'échelle vis-à-vis du sens conceptuel, qui est typiquement attribué aux mots des classes ouvertes comme *chien*, *courir*, etc. Selon Wilson (2011 : 10, notre trad.), « bien que les concepts et les procédures eux-mêmes ne fassent pas partie du système linguistique en propre, la relation entre un mot et le concept ou la procédure qu'il encode est considéré proprement sémantique ». Ainsi, alors qu'une expression comme *chien* active le concept de CHIEN, une expression comme *mais* active une instruction du type « faire X » ou « traiter Y comme Z », etc. Or pour l'approche dominante dans la théorie de la pertinence, les connecteurs logiques ne sont généralement pas traités comme des expressions procédurales (mais comme des expressions conceptuelles correspondantes aux tables de vérité) ; c'est là une position contre laquelle nous nous inscrivons en faux.

Les chercheurs de la théorie de la pertinence qui se sont intéressés à la séparation entre expressions conceptuelles et procédurales ont établi des tests pour classer une expression donnée dans l'un ou l'autre camp (voir aussi Assimakopoulos 2015).

Le premier test est celui de l'accessibilité du sens à la conscience. Selon Wilson et Sperber, « les connecteurs discursifs sont connus pour être très difficiles à réduire à des termes conceptuels [...]. Des représentations conceptuelles peuvent être conscientisées, mais pas les procédures. Nous n'avons d'accès direct ni aux calculs grammaticaux ni aux calculs inférentiels utilisés dans la compréhension » (Wilson & Sperber 1993 : 16, notre trad.). La question qui se pose à ce stade est donc la suivante : peut-on attendre de quelqu'un qui n'a pas d'instruction en sémantique ou philosophie qu'il explique le sens de *καί* (ou de *et*) comme il/elle le ferait pour *arbre* ou *chien* ? Manifestement, sur un plan intuitif, la réponse est clairement négative.

Il nous semble que de la même manière que *mais* n'encode pas le concept de contraste ou de concession mais conduit à réaliser des opérations inférentielles qui peuvent *a posteriori* se décrire comme produisant un contraste ou une concession, *et* n'encode pas la conjonction logique mais conduit à réaliser des opérations inférentielles dont la plupart peuvent *a posteriori* se décrire comme la conjonction logique. Il y a des définitions possibles, quelque approximatives qu'elles soient, pour les expressions conceptuelles, mais on est en peine d'en donner ne serait-ce qu'un début pour les expressions procédurales ; « contraste » et « conjonction logique » n'explicitent pas les opérations procédurales produites respectivement par

*mais* et *et*, *mais* ne sont que des étiquettes pour qualifier leurs résultats interprétatifs, après analyse.

Le deuxième critère concerne la compositionnalité. Blakemore relève que « on ne s'attend pas à ce que des expressions qui encodent des procédures puissent se combiner pour devenir le constituant d'une expression complexe » (Blakemore 2002 : 84, notre trad.), contrairement aux expressions conceptuelles qui peuvent se développer pratiquement infiniment (« beau petit poisson marteau gris »...). Certes, και tout comme *et* peuvent parfois minimalement se combiner avec d'autres connecteurs logiques, par exemple και αν ou *et si*, ou encore ή και qui correspond à *ou et*, mais ils ne le peuvent pas de manière productive comme le font les expressions conceptuelles. Ils se comportent donc bel et bien comme les marqueurs de discours à cet égard (cf. Rouchota 1998).

Le troisième élément concerne la véridicité. Pour Blakemore, « une expression qui encode de l'information procédurale encode de l'information qui n'est pas un constituant des représentations conceptuelles sur lesquelles les opérations inférentielles sont accomplies » (Blakemore 2002 : 82, notre trad.). Autrement dit, les expressions procédurales sont fonctionnelles (ou computationnelles) et non pas représentationnelles. Elles ne correspondent pas à des représentations : il n'y a aucune représentation mentale de *mais*, par comparaison avec le signifié conceptuel de *chien* ou *arbre*. La nature vérifonctionnelle de la conjonction, à savoir le fait qu'elle agit sur les conditions de vérité, est probablement la seule raison qui pourrait encore justifier sa description comme conceptuelle au sein de la théorie de la pertinence. Or, précisément, même si dans leur usage conjonctif και et *et* sont clairement vérifonctionnellement pertinents, l'usage non-conjonctif de και ne l'est en tout cas pas.

Enfin, il existe un dernier indicateur du caractère procédural ou conceptuel d'une expression donnée : la prédiction des sens possibles. Alors que le sens des expressions conceptuelles se module en fonction de critères pragmatiques selon un schéma général d'inférence générique (élargir le sens vers le non-littéral ou le spécifier à l'intérieur du littéral), les expressions procédurales ne sont pas susceptibles d'une modulation de ce type (elles ne permettent pas de créer des métaphores, par exemple). Voici comment cette indication est formulée dans de Saussure (2011) :

Tous les sens possibles d'une expression conceptuelle peuvent être expliqués par un concept central et des chemins ordinaires d'enrichissement pragmatique, c'est-à-dire par élargissement ou spécification, obtenus par des principes pragmatiques d'inférence généraux (de Saussure 2011 : 56, notre trad.).

À nouveau, des principes généraux d'inférence pragmatique peuvent expliquer l'enrichissement de *et* vers l'ordre temporel ou l'interprétation conditionnelle ou causale, mais l'intensification, l'explication et le remplissage avec και ne peuvent pas être expliqués comme autant de

dérivations pragmatiques à partir de la conjonction logique, et la chose est également douteuse pour les usages de *et* en initiale à fonction de changement de topique, comme *Et si nous prenions un café ?* ou *Et à part ça, ça va ?* De plus, d'autres contraintes à l'œuvre dans la conjonction, comme l'impossibilité d'obtenir de lectures temporellement inverses, ne peuvent se prédire par des lois pragmatiques générales combinées à un sens conjonctif (nous revenons sur ce point plus bas).

Pour résumer, les indicateurs plaident tous en faveur de l'hypothèse que la conjonction logique en langue n'est pas adéquatement décrite comme encodant un concept de conjonction mais plutôt une forme d'algorithme, une procédure, que le destinataire est amené à appliquer au sujet des éléments représentationnels – les propositions en jeu. À cela, il faut ajouter le fait que l'opération de conjonction elle-même peut se concevoir comme étant de nature procédurale, instructionnelle, et non simplement descriptive. En ce cas, il s'agit de comprendre la conjonction comme le fait d'ajouter un élément à un ensemble donné en le fusionnant avec lui, et en spécifiant la vérité conjointe des éléments ainsi organisés. De la sorte, même lorsque la conjonction linguistique semble prendre un sens proprement conjonctif logique, par exemple dans *P et Q*, c'est tout de même que l'expression impose de *faire* quelque chose de l'ordre de l'ajout de Q à P, et non simplement de constater leur existence conjointe en termes de conditions de vérité. Une telle conclusion irait dans le sens de la proposition de Blakemore et Carston (2005) à propos de la coordination entre phrases par *and*, bien que ces autrices ne vont pas jusqu'à admettre que la conjonction linguistique encode une procédure ; l'idée soutenue par Carston (2002) consiste à dire que traiter la conjonction linguistique comme encodant une procédure serait redondant du fait que la fonction du connecteur doit être attribuée directement au niveau syntaxique plutôt que sémantique (Carston 2002 : 256). Dans la section qui suit, nous tenterons toutefois de motiver davantage notre hypothèse selon laquelle les connecteurs linguistiques qui correspondent à l'opérateur booléen & encodent bel et bien une procédure, en montrant comment une telle approche peut inclure à la fois leurs usages conjonctifs et non conjonctifs, en particulier à l'exemple de *καί* en grec.

### 5. *Et* et *καί* additifs et procéduraux

Ainsi, même si la table de vérité pour le connecteur logique & peut en effet décrire comment calculer *ex post* la valeur de vérité de la composition propositionnelle que le connecteur conjoint, son énonciation donne lieu à des instructions sur ce qu'il convient de *faire* avec les propositions conjointes. Si ceci est correct, il s'ensuit que le sens des connecteurs n'est pas descriptif (représentationnel) mais procédural.

Il reste à tenter de déterminer le plus précisément possible les opérations inférentielles déterminées par ces connecteurs. En partant du principe que le noyau sémantique de *et* ou de *καί* est une première instruction fondamentale, nous suggérons que cette instruction est à la fois *additive* et *attentionnelle*,

comme nous allons tenter de le montrer. La conjonction en langue naturelle, si cette hypothèse est correcte, demande à l'interlocuteur de réaliser l'ajout de l'élément Q au contexte pertinent, mais avec une contrainte de plus que la simple assertion ne le ferait relativement au discours en cours : il s'agit de focaliser son attention sur le nouvel élément et de le traiter dans une forme d'union avec le ou les éléments formant l'ensemble initial. Dans les usages non-conjonctifs seule cette dimension d'ajout focalisé s'applique, puisqu'il n'y a pas d'autre proposition à conjoindre. Autrement dit, *et Q* ou *και Q* introduisent Q en signalant que Q est particulièrement pertinent. Cependant, le domaine des possibles en termes d'ajouts n'est pas nécessairement le même dans chaque langue et donc relève également de la procédure encodée par les conjonctions dans les différentes langues. Le grec admet un type d'ajout introduit par un *και* initial qui communique l'intensification, ce que le français ne permet pas. On voit donc que plus l'encodage procédural est précis, plus la divergence est complexe, plus la variation interlinguistique est ardue à rendre, plus elle est en quelque sorte profonde et opaque.

Sur la base de la primauté logique de la fonction additive-attentionnelle dans le contexte, la procédure commune à *και* et à *et* serait, outre l'addition initiale d'un contenu réputé pertinent, le chemin inférentiel conjonctif qui consiste à :

- Identifier une prémisses intentionnée par le locuteur à conjoindre avec la proposition introduite par '*και*'/'*et*' ;
- Traiter les deux propositions comme une seule prémisses pour la dérivation d'un effet cognitif (d'après Blakemore & Carston 2005).

Ce chemin inférentiel s'illustre facilement avec des cas comme (20) ou (21) :

(20) Η Ελένη γλίστρησε και έπεσε.  
Hélène a glissé et est tombée.

(21) Και μία πορτοκαλάδα παρακαλώ!  
Et un jus d'orange s'il vous plaît !

En (20), les deux conjoints sont explicitement présents. Des éléments encyclopédiques (le fait qu'on ne peut glisser et tomber en même temps, que glisser est une cause évidente de chute, etc.) orientent pragmatiquement l'interprétation vers une causalité temporellement ordonnée. La solidarité des deux conjoints est assurée par cette interprétation qui permet d'unir dans un seul ensemble une sorte de *cluster* d'événements faisant sens ensemble, leur lien unifiant étant fourni par la causalité. *Glisser* et *tomber* forment ici ensemble une sorte d'événement global décrit par la conjonction de ses sous-parties organisées pragmatiquement par la causalité ; la sous-partie sur laquelle il convient de porter l'attention principale est le résultat – la chute. En (21), l'ensemble initial auquel il convient d'ajouter la commande de jus d'orange est implicite, mais le lien avec lui est simple à reconstruire. C'est typiquement un énoncé que l'on peut prononcer après que quelqu'un d'autre a exprimé son souhait ou lorsqu'une première commande arrive à table. Là

aussi, la pertinence se trouve dans le fait qu'on ajoute à cet ensemble un élément auquel il faut accorder une attention particulière.

Mais dans le cas où le résultat de ces premières étapes n'est pas concluant, ou s'il est impossible de les suivre pour des raisons formelles ou pragmatiques, il existe des solutions alternatives. Comme ces solutions sont conventionnelles dans une langue donnée, elles sont susceptibles d'une subtile variabilité interlinguistique. C'est ainsi que dans le cas où *καί* apparaît dans un environnement structurel et contextuel qui ne permet pas de retrouver un conjoint et de traiter les deux parties connectées comme un seul ensemble solidaire, seule la base « additive attentionnelle » est activée, orientant l'interprétation vers d'autres enrichissements, comme l'intensité, l'explication ou le remplissage (ang. : *filler*). En reprenant les exemples déjà mentionnés d'usages non-conjonctifs de *καί* (12) à (14), on peut imaginer comment ces étapes se déroulent.

On peut admettre sans grande difficulté que dans (12) l'intensifieur concerne directement l'idée d'un ajout marqué comme particulièrement pertinent. Non seulement il s'est produit ceci ou cela, mais en outre, de manière particulièrement pertinente car inattendue, Yannis m'a appelé. Ici, *καί* agit essentiellement comme une sorte de marqueur de focus, c'est-à-dire un attracteur d'attention sur la pertinence de ce qu'il introduit. En ce qui concerne l'interprétation explicative, il est facile de montrer que l'explication peut également se saisir comme une structure où l'explication se présente comme l'ajout pertinent qui fournit la justification énonciative : ici, (13) peut se comprendre comme communiquant quelque chose comme *Je te demande de venir, et ceci car papa nous attend*. Enfin, la fonction de remplissage se laisse appréhender comme introduisant une demande attentionnelle : en (14), l'important est donné par ce nouvel ajout au discours : qu'on me laisse quelque chose à manger.

## 6. Remarques conclusives

Un avantage de cette approche procédurale est qu'il est alors naturel de s'attendre à des variations interlinguistiques subtiles, comme on l'observe entre le français et le grec, en particulier quand la notion de conjonction logique semble impossible à appliquer à elle seule. Certaines différences fines entre les langues peuvent ainsi s'expliquer par le caractère procédural, qui procède d'une forme de convention grammaticale, probablement dans un univers limité des possibles, plutôt que sur le système de représentation conceptuelle et les aptitudes inférentielles humaines générales.

Dans le même esprit, on peut aussi remarquer une préférence, dans les combinaisons SN *et* SN, pour une lecture distributive en grec et en français, mais pas en anglais qui semble préférer une lecture cumulative (*cf.* de Saussure & Sthioul 2002 pour l'argumentaire à ce sujet, mais voir aussi Ducrot 1966 pour des observations initiales sur cette question en français) :

- (22) I like cookies and applesauce.  
[lecture cumulative favorisée : le locuteur aime les deux ensemble]
- (23) J'aime les biscuits et la compote.  
[lecture distributive favorisée : le locuteur aime les deux indépendamment l'un de l'autre]
- (24) Μου αρέσουν τα μπισκότα και η σως μήλου.  
litt. Me plaisent les biscuits et la compote.  
'J'aime les biscuits et la compote'  
[lecture distributive favorisée : le locuteur aime les deux indépendamment l'un de l'autre]

Cela ne signifie pas que l'autre lecture soit impossible : une lecture distributive reste possible en anglais et une lecture cumulative est possible en grec et en français, par implicature, mais le système linguistique est ainsi structuré dans ces langues que des alternatives sont attendues s'il s'agit de signaler ces autres lectures ('avec' en français). Il s'agit ici simplement de souligner que la subtilité des variations interlinguistiques sur des expressions aussi fortement réputées universelles que la conjonction logique sont observables largement : il ne s'agit évidemment pas que d'un phénomène propre à la comparaison entre le grec et le français.

Enfin, il faut également relever que les conjonctions dans des langues comme le français, l'anglais ou le grec empêchent d'interpréter une relation d'inversion temporelle, et cela même en présence de contraintes pragmatiques très fortes. Ce fait a été montré pour l'anglais par Bar-Lev et Palacas (1980) ; c'est également le cas en français (Gómez Txurruka 2000 ; de Saussure & Sthioul 2002) et il se trouve que le grec και comporte la même contrainte ; dans les exemples suivants, la seule lecture possible conserve l'ordre temporel progressif en dépit de la relation causale disponible, ce qui la rend contre-intuitive en dehors d'un contexte particulier où Hélène peut glisser après être tombée :

- (25) (?) Helen fell and slipped.  
(26) (?) Hélène est tombée et a glissé.  
(27) (?) Η Ελένη έπεσε και γλίστρησε.

Or si c'est là une contrainte rigide (qui ne se lève que dans des interprétations métalinguistiques, du type *non seulement P, mais également Q*, voir Blakemore & Carston 1999), il faut admettre qu'elle est *encodée* rigidement, ou qu'elle est une conséquence d'une propriété sémantique encodée rigidement, et non d'une inférence pragmatique optionnelle et sensible au contexte. Parallèlement, et c'est bien là le plus important, on observe qu'une telle contrainte ne semble pas pouvoir être prédite sur la base de la conjonction logique, qui ne dit rien en elle-même du temps. Nous remarquons à ce sujet que cette contrainte est en revanche très compatible avec la notion d'addition, qui a d'évidentes affinités avec la narration ou le listage (la conjonction est compatible avec les listes atemporelles) mais qui s'accorde

beaucoup moins bien avec l'analepse, à moins qu'il s'agisse d'articuler des énonciations, comme avec le *καί* explicatif.

Il ressort de tout ceci que si les concepts sont des éléments cognitifs infiniment modulables au gré des contextes dans lesquels une expression linguistique « représentationnelle » les active, les expressions procédurales sont au contraire « rigides » (Escandell-Vidal & Leonetti 2011), fondamentalement conditionnées par une langue donnée, et que donc, contrairement à ce qui semble évident pour le sens commun, la variation interlinguistique grammaticale, procédurale, est beaucoup plus profonde et complexe que la variation lexicale pourtant plus facile à identifier. Or les études qui ont privilégié l'analyse des connecteurs logiques comme étant strictement logiques ont souvent sacrifié les différences interlinguistiques fines sur l'autel de la vériconditionnalité, rejetant tout ce qui dépasse du rasoir d'Occam dans un fourre-tout couramment appelé *pragmatique* mais qui n'a guère à voir avec la pragmatique telle qu'elle se pratique aujourd'hui.

### Références bibliographiques

- ASSIMAKOPOULOS, S., 2015. Motivating the procedural analysis of logical connectives, *Nouveaux cahiers de linguistique française* 32, 59-70.
- BAR-LEV, S. & A. PALACAS, 1980. Semantic command over pragmatic priority, *Lingua* 51, 137- 146.
- BLAKEMORE, D., 1987. *Semantic Constraints on Relevance*, Oxford, Blackwell.
- BLAKEMORE, D., 2000. Indicators and procedures: *Nevertheless* and *but*, *Journal of Linguistics* 36:3, 463-486.
- BLAKEMORE, D., 2002. *Relevance and Linguistic Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BLAKEMORE, D. & R. CARSTON, 1999. The pragmatics of *and*-conjunctions: The non-narrative cases, *UCL Working Papers in Linguistics* 11, 1-20.
- BLAKEMORE, D. & R. CARSTON, 2005. The pragmatics of sentential coordination with *and*, *Lingua* 115:4, 569-589.
- CANAKIS, C., 1995. *KAI: The Story of a Conjunction*, PhD thesis, University of Chicago.
- CARSTON, R., 2002. *Thoughts and Utterances: The Pragmatics of Explicit Communication*, Oxford, Blackwell.
- DE SAUSSURE, L., 2005. Pragmatique procédurale et discours, *Revue de sémantique et pragmatique* 17, 101-125.
- DE SAUSSURE, L., 2011. On some methodological issues in the conceptual procedural distinction, V. Escandell-Vidal, M. Leonetti & A. Ahern (eds), *Procedural Meaning: Problems and Perspectives*, 55-79, Bingley, Emerald.
- DE SAUSSURE, L. & P. SCHULZ, 2009. Subjectivity out of irony, *Semiotica* 173:1-4, 397-416.



- DE SAUSSURE, L. & B. STHILOUL, 2002. Interprétations cumulative et distributive du connecteur *et*, *Cahiers de linguistique française* 24, 293-314.
- DE SAUSSURE, L. & T. WHARTON, 2020. Relevance, effects and affects, *International Review of Pragmatics* 12, 183-205.
- DUCROT, O., 1966. Logique et linguistique, *Langage* 1, 3-30.
- DUCROT, O., 1980. *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- ESCANDELL-VIDAL, V. & M. LEONETTI, 2011. On the rigidity of procedural meaning, V. Escandell-Vidal, M. Leonetti & A. Ahern (eds), *Procedural Meaning: Problems and Perspectives*, 81-102, Bingley, Emerald.
- ESCANDELL-VIDAL, V., M. LEONETTI & A. AHERN (eds), 2011. *Procedural Meaning: Problems and Perspectives*, Bingley, Emerald.
- GEIS, M. L. & A. M. ZWICKY, 1971. On invited inferences, *Linguistic Inquiry* 2:4, 561-566.
- GÓMEZ TXURRUKA, I., 2000. The meaning of *and* in a formal theory of discourse and dialogue, M. Poesio, D. Traum (eds), *Proceedings of Gotalog 2000*, Sweden.
- LEVINSON, S. C., 2000. *Presumptive Meanings: The Theory of Generalized Conversational Implicature*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- MAURI, C., 2008. *Coordination Relations in the Languages of Europe and beyond*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- MAURI, C. & J. VAN DER AUWERA, 2012. Connectives, K. Allan & K. M. Jaszczolt (eds), *The Cambridge Handbook of Pragmatics*, 377-401, Cambridge, Cambridge University Press.
- ROUCHOTA, V., 1998. Procedural meaning and parenthetical discourse markers, A. H. Jucker & Y. Ziv (eds), *Discourse Markers: Descriptions and Theory*, 97-126, Amsterdam, John Benjamins.
- SASAMOTO, R. & D. WILSON, 2016. Little words: Communication and procedural meaning, *Lingua* 175-176, 1-4.
- SPERBER, D. & D. WILSON, 1995 [1986]. *Relevance: Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.
- WILSON, D., 2011. The conceptual-procedural distinction: Past, present and future, V. Escandell-Vidal, M. Leonetti & A. Ahern (eds), *Procedural Meaning: Problems and Perspectives*, 3-32, Bingley, Emerald.
- WILSON, D. & D. SPERBER, 1993. Linguistic form and relevance, *Lingua* 90:1-2, 1-25.
- WILSON, D. & D. SPERBER, 1998. Pragmatics and time, R. Carston & S. Uchida (eds), *Relevance Theory: Applications and Implications*, 1-22, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.